

CHAPITRE IV

HAMILCAR ET HANNIBAL

241 av. J.-C.
Situation
de Carthage
après la première
guerre punique.

Le traité de 513 avait vendu cher la paix à Carthage. Ce n'était point assez que les tributs de presque toute la Sicile, cessant de passer dans les caisses carthaginoises, allassent désormais remplir le trésor de sa rivale. Chose bien plus douloureuse, il lui avait fallu abandonner son espoir, et ses projets de monopole sur toutes les routes maritimes de l'est et de l'ouest dans la Méditerranée, au moment même où elle s'était vue à deux pas du but. En outre, tout le système de sa politique commerciale gisait renversé : le bassin sud-occidental de la Méditerranée, qu'elle avait confisqué jadis, s'était changé, la Sicile perdue, en une mer ouverte à toutes les nations ; et le commerce de l'Italie allait florir, affranchi du commerce punique. Encore ces placides et patients Sidoniens auraient-ils su, peut être, se résigner. Combien de fois déjà n'avaient-ils pas été frappés ! Il leur avait fallu partager avec les Massaliotes, les Étrusques et les Grecs de Sicile, ce qui jadis constituait leur domaine exclusif. L'empire qui leur restait, l'Afrique, l'Espagne, les portes de l'Océan Atlantique, n'était-il pas assez riche encore

pour leur assurer la puissance et les douceurs de la vie ? Mais qui leur garantissait maintenant leurs possessions même réduites ? — Il fallait vouloir à toute force perdre la mémoire, pour ne pas se souvenir de l'entreprise de Régulus. Combien ils s'en était fallu de peu que son succès n'eût été complet ! Si les Romains, partant de Lilybée, avaient tenté ce qu'ils avaient une fois si heureusement essayé en partant d'Italie, Carthage indubitablement aurait succombé, à moins que l'ennemi ne recommençât ses anciennes fautes, à moins d'un coup imprévu de la fortune. A la vérité, on avait aujourd'hui la paix ; mais il avait tenu à un fil que Rome refusât la ratification du traité, et l'opinion publique s'y était montrée décidément contraire. Il se pouvait que la République ne songeât point encore à la conquête de l'Afrique, et que l'Italie lui suffît ; mais si le salut de Carthage était attaché à une telle condition, quels dangers ne courait-elle pas ? Qui donc pouvait garantir que la politique des Romains, même en restant italienne, n'exigerait point au premier jour, non pas seulement la soumission, mais la destruction de Carthage ? — Bref, pour Carthage la paix de 513 n'est qu'une trêve. Il faut qu'elle se prépare, tant que cette paix durera, à l'inévitable reprise des hostilités. Ce ne sont plus les récentes défaites qu'il s'agit de venger, ce n'est plus le territoire perdu qu'il convient de reprendre ; il s'agit de conquérir le droit de vivre, autrement que par le bon plaisir de l'ennemi national.

Dans tout état plus faible en butte à une guerre d'anéantissement certain, mais dont l'heure indécise n'a point sonné encore, c'est le devoir des hommes prudents, fermes et désintéressés, de se tenir prêts pour l'inévitable lutte ; de l'entreprendre au moment favorable, et de fortifier par l'offensive stratégique les calculs d'une politique de défense. Mais combien alors ils se sentent entravés de toutes parts par la cohue pares-

241 av. J.-C.

Le parti
de la guerre
et le parti
de la paix.

seuse et lâche des serviteurs du veau d'or, des vieillards affaiblis par l'âge, et des hommes légers, qui, voulant vivre et mourir en paix, s'efforcent de reculer à tout prix la bataille suprême. Dans Carthage aussi, le parti de la paix et le parti de la guerre étaient en présence, se rattachant l'un et l'autre, comme bien on pense, aux deux doctrines hostiles, conservatrice et réformiste : le premier s'appuyant sur le pouvoir exécutif, sur le conseil des anciens, et le conseil des *Cent*, et ayant à sa tête *Hannon*, dit le *Grand* : le second, représenté par les meneurs populaires, par *Hasdrubal* notamment, avec les officiers de l'ancienne armée de Sicile, tant de fois victorieuse sous les ordres d'*Hamilcar*, et dont les succès, pour être demeurés stériles, n'enseignaient pas moins aux patriotes quelle était la route à suivre pour triompher des immenses dangers de l'heure actuelle. Depuis longtemps déjà les deux factions se combattaient, quand éclata la guerre libyque. Le parti des magistrats avait fait naître l'émeute en prenant toutes les folles mesures qui annihilèrent les précautions organisées par les officiers de Sicile; puis l'inhumanité du système administratif avait changé l'émeute en révolution. Enfin l'incapacité militaire de ce parti, surtout celle d'*Hannon*, son chef et le fléau de l'armée, avait amené l'État à deux doigts de sa perte. Alors, et sous le coup des extrémités les plus terribles, on avait dû rappeler *Hamilcar Barca*, le héros d'*Eirctè*. A lui de sauver les gouvernants des effets de leurs fautes et de leurs crimes. Il prend le commandement, et dans sa magnanimité patriotique, il ne s'en démet point, même quand on lui donne *Hannon* pour collègue. Les troupes renvoient-elles celui-ci indignées, il cède aux supplications des magistrats et lui rend une seconde fois la moitié du généralat; et bientôt, malgré les ennemis de Carthage, malgré son collègue, et grâce à son autorité sur les soldats soulevés, à ses négociations

habiles avec les cheiks numides, à son incomparable génie d'organisateur et de capitaine, il apaise en un rien de temps la plus formidable des révoltes, et ramène l'Afrique à l'obéissance (vers la fin de 517). Mais si le patriote s'était tu pendant la guerre, aujourd'hui il élève la voix. Ces grandes épreuves avaient mis au jour les vices incorrigibles et la corruption de l'oligarchie gouvernante, son incapacité, son esprit de coterie, sa lâche condescendance envers Rome. D'un autre côté, l'enlèvement de la Sardaigne, la position menaçante qu'y avait prise la République étaient un trop clair indice. Rome tenait la déclaration de guerre suspendue, comme l'épée de Damoclès, sur la tête de Carthage, et dès que l'on en viendrait aux coups, dans la situation présente, la lutte ne pouvait finir que par l'entière destruction de l'Empire phénicien dans la Libye. Quelques-uns parmi les Carthaginois, désespérant de la patrie, conseillaient d'émigrer vers les îles de l'Atlantique. Comment leur en faire un crime? Mais les nobles cœurs ne veulent pas du salut pour eux seuls, après la ruine du pays : et c'est le privilège des généreuses natures, de puiser une ardeur nouvelle là même où s'affaisse le courage des gens de bien vulgaires. En attendant, on subissait les conditions que Rome avait dictées : il ne restait qu'à se tirer d'affaire le moins mal possible, joignant les griefs récents à ceux d'autrefois, et accumulant sourdement la haine, ce trésor suprême des nations victimes du plus fort. En même temps surgissaient des réformes politiques importantes¹. Ramener au bien la

237 av. J. C.

¹ Nous ne sommes pas seulement fort incomplètement renseignés sur ces faits; ce que nous savons, nous ne le savons que par la narration partielle des écrivains carthaginois, appartenant à la faction de la paix, et que les annalistes romains ont copiés. Jusque dans ces récits défigurés et tronqués (les principaux sont ceux de *Fabius*, reproduits par Polybe, 3, 8; Appien, *Hispan.*, 4, et Diodore, 25, p. 567), nous apercevons clairement encore le jeu des partis. Si l'on veut un exemple des

faction du gouvernement était chose impossible : les gouvernants, durant la dernière guerre, n'avaient ni oublié leurs inimitiés ni appris la sagesse : aussi les vit-on dans leur imprudence vraiment naïve, tenter de faire à Hamilcar son procès : ils l'accusèrent d'avoir suscité la guerre des mercenaires, en promettant leur paie à ses soldats sans y avoir été autorisé par la République. Certes si les officiers et les meneurs populaires avaient voulu renverser les états pourris de ce triste gouvernement, ce n'était point dans Carthage qu'ils auraient trouvé de grands obstacles ; les dangers sérieux seraient venus de Rome, avec qui la faction gouvernante entretenait des relations, assurément voisines de la trahison ; et pourtant, au milieu de toutes les difficultés de la situation, il fallait absolument se créer les voies et moyens de salut sans éveiller ni les soupçons de Rome, ni ceux de ses partisans dans Carthage.

Hamilcar
général en chef.

On ne toucha donc point à la constitution : les chefs du gouvernement demeurèrent en pleine jouissance de leurs privilèges, et maîtres comme avant de la chose commune ; seulement, il fut proposé et voté une motion aux termes de laquelle, des deux généraux en chef de l'armée à l'époque où avait fini la guerre Libyque, l'un, Hannon, était rappelé ; l'autre, Hamilcar, était nommé au commandement suprême pour toute l'Afrique, et pour un temps indéterminé ; de plus, il était proclamé indépendant du pouvoir exécutif. — Selon ses adversaires, c'était là lui conférer le pouvoir monarchique, contrairement à la constitution : selon Caton, il exerçait une véritable *dictature*. Le peuple seul pouvait le rappeler

ignobles bavardages colportés contre les patriotes par ces adversaires intéressés à les salir, eux et leurs « adhérents révolutionnaires » (ἐταρείς τῶν πονηροτάτων ἀνθρώπων), on n'a qu'à lire Corn. Nepos (Hamil., 3), et l'on rencontrerait ailleurs bon nombre de traits semblables, si l'on se donnait la peine de les chercher.

et l'obliger à rendre compte de sa conduite¹. Les magistrats métropolitains n'eurent même plus rien à voir dans la nomination de son successeur ; elle appartenait à l'armée, ou plutôt aux Carthaginois attachés à l'armée en qualité d'officiers ou de Gérousiastes, et dont les noms figuraient aussi dans les traités à côté de celui du général : naturellement la confirmation de leur choix était réservée au peuple. Usurpation ou non, une telle réforme montre clairement que le parti de la guerre avait fait de l'armée son domaine et sa chose. — En la forme, la mission donnée à Hamilcar était modeste. Les escarmouches ne cessaient pas à la frontière avec les tribus numides. Carthage venait d'occuper à l'intérieur la « ville aux cent portes », *Thévesté* (*Tébessa*). Le nouveau général en chef d'Afrique avait à pourvoir à cette guerre : elle semblait trop peu importante pour que les gouvernants, maintenus dans leurs attributions ordinaires à l'intérieur, élevassent à ce sujet la voix contre les décisions expresses du peuple ; quant aux Romains, sans nul doute ils ne comprirent pas alors la portée de l'entreprise.

L'armée avait enfin à sa tête l'homme qui, dans les guerres de Sicile et de Libye, avait fait voir que les destins l'appelaient seul à sauver sa patrie. Jamais héros plus grand n'avait livré un plus grand combat à la fortune. L'armée était l'instrument de salut ; mais cette armée où la trouver ? Entre les mains d'Hamilcar. Les milices carthaginoises ne s'étaient point mal comportées durant la guerre Libyque : mais il savait trop bien qu'autre chose est de pousser une fois au combat des

Plan de guerre
d'Hamilcar.

L'armée.

¹ En effet les *Barcides* concluent dorénavant les traités les plus importants, et la ratification n'est plus qu'une affaire de forme (Polybe, 3, 21) : Rome proteste et devant eux, et devant le sénat de Carthage (Polybe, 3, 15). On le voit, la situation faite aux *Barcides*, ressemble beaucoup aux pouvoirs des *Orange*, en face des *États-Généraux* de Hollande.

marchands ou des industriels sous le coup d'un péril suprême ou d'en faire de solides soldats. La faction patriote lui fournissait d'excellents officiers ; mais ceux-ci épuisant naturellement le contingent entier de la haute classe, la milice citoyenne lui manquait, à l'exception pourtant de quelques escadrons de cavalerie. Il lui fallait donc se faire une armée avec les recrues forcées des cités libyques et avec les mercenaires. L'entreprise était difficile ; néanmoins, seul il la pouvait remplir, à la condition pourtant de payer ponctuellement et richement la solde de ses hommes. Il avait fait en Sicile l'expérience que les revenus de l'État avaient à défrayer, dans Carthage même, des dépenses plus urgentes que la paye des troupes combattant à l'ennemi. Il savait que la guerre devait nourrir la guerre, et qu'il convenait de tenter en grand l'expérience conduite en petit jadis sur le mont d'*Eirctè* (*monte Pellegrino*). Ce n'était point là tout, Hamilcar était chef de parti autant que grand capitaine. Ayant affaire à des adversaires irréconciliables, infatigables, et toujours à l'affût d'une occasion de le détruire, il comprit qu'il devait prendre son point d'appui au milieu des simples citoyens. Or, si purs, si nobles que fussent les chefs, les citoyens étaient gangrenés en masse, et vivant en pleine et systématique corruption, ils ne voulaient rien donner pour rien. Sans doute l'aiguillon du besoin, les excitations du moment les avaient pu émouvoir parfois, comme il arrive même dans les sociétés les plus vénales ; mais si, pour l'exécution d'un plan qui nécessitait à tout le moins plusieurs années de vastes préparatifs, il voulait s'assurer la complaisance durable des citoyens de Carthage, il lui fallait aussi pourvoir à de grands envois d'argent, et donner par là à ses amis le moyen d'entretenir le peuple en bonne et favorable humeur. Mendier ou acheter à l'indifférente ou cupide multitude la permission de la sauver ;

Les citoyens
dans Carthage.

à force d'humble et feinte modestie, arracher à ces orgueilleux, haïs du peuple, à ces hommes tous les jours vaincus par lui, le délai de grâce qui lui était absolument indispensable ; cacher à la fois et ses plans et son mépris à ces traitres méprisés de tous, qui se disaient les maîtres de la cité : à quelles nécessités le grand homme n'avait-il pas à pourvoir ? Entouré de quelques amis, confidents de sa pensée, il était là, entre les ennemis du dehors et ceux du dedans, spéculant sur l'indécision des uns et des autres ; les trompant, les affrontant en réalité tous ; accumulant les munitions, l'argent, les soldats, afin d'aller engager la lutte contre un empire difficile, pour ne pas dire presque impossible à atteindre, à supposer encore son armée formée et prête à combattre ! Hamilcar était jeune ; à peine s'il comptait plus de trente ans : il lui semblait parfois pressentir qu'au bout de tant d'efforts il ne lui serait pas donné de toucher le but, et qu'il ne verrait que de loin la terre promise de ses rêves. On raconte que, quittant Carthage, il conduisit son fils Hannibal, âgé de neuf ans, devant l'autel du plus grand des dieux de la ville, et lui fit jurer haine éternelle au nom romain. Puis il l'emmena à l'armée, lui et ses deux autres plus jeunes fils, *Hasdrubal* et *Magon* : ses « lionceaux, » ainsi il les appelait, devaient un jour hériter de ses desseins, de son génie et de sa haine.

Le nouveau capitaine-général de Libye partit de Carthage aussitôt la guerre des mercenaires terminée (printemps de 518). Il allait, croyait-on, en expédition contre les Libyens occidentaux. Son armée, très-forte par le nombre de ses éléphants, longeait la côte : en vue de la côte naviguait la flotte, conduite par l'un de ses fidèles partisans, *Hasdrubal*. Tout à coup on apprend qu'il a franchi la mer aux colonnes d'Hercule, abordé en Espagne, et que déjà il est aux prises avec les indi-

Hamilcar
descend
en Espagne.
236 av. J. C

gènes, avec des gens qui ne lui ont fait aucun mal, et sans mission spéciale du pouvoir exécutif, disent les magistrats de Carthage, qui se plaignent. Ils ne pouvaient, en tout cas, l'accuser d'avoir négligé les affaires d'Afrique. Un jour que les Numides se sont de nouveau soulevés, le général en second, *Hasdrubal*, les met à la raison si rudement, qu'ils laissent pour longtemps la frontière en paix, et que de nombreuses peuplades, jusque-là indépendantes, se soumettent à payer tribut.

Nous ne saurions dire dans le détail les œuvres accomplies en Espagne par Hamilcar; mais Caton l'Ancien, qui trente ans après sa mort en vit encore les vestiges récents sur place, ne put pas ne pas s'écrier, en dépit de sa haine du nom carthaginois, qu'aucun roi ne méritait d'être nommé dans l'histoire à côté du nom d'Hamilcar Barca. Nous connaissons d'ailleurs en gros ses succès durant les neuf dernières années de sa vie (518-526), jusqu'au jour, où, comme *Scharnhorst*¹, la mort le coucha sur le champ de bataille dans la vigueur de l'âge, à l'heure même où ses plans muris allaient porter leurs fruits: mais nous savons les résultats obtenus après lui par Hasdrubal, son gendre, héritier de ses desseins et de sa charge; et qui, durant huit années consécutives (527-534), continua ses vastes travaux. A la place d'un simple entrepôt commercial, avec droit de protectorat sur Gadès, seule possession de Carthage, avant eux, sur la côte d'Espagne, et qu'elle avait gérée comme une dépendance de ses établissements de Libye, Hamilcar avait dû fonder, les armes à la main, un vaste empire, consolidé après lui, je le répète, par Hasdrubal,

¹ [*Scharnhorst*, l'un des généraux qui refirent l'armée prussienne après ses désastres de 1806 et 1808, et organisèrent à l'avance la guerre de 1813. — *Scharnhorst* périt à *Gross-Goerschen*, quelques jours avant la bataille de *Bautzen*.]

Empire
des Barcides
en Espagne.

236-228 av. J.-C.

326-220.

avec une habileté consommée d'homme d'État. Les plus belles régions de cette grande terre, les côtes du sud et de l'est, devenues des provinces carthagoises; plusieurs villes bâties, *Carthage d'Espagne* (*Carthagène*) entre autres, avec son port, le seul bon port de la côte du sud, et le splendide « château royal » d'Hasdrubal, son fondateur; l'agriculture florissante, les mines d'argent les plus riches trouvées et ouvertes dans le voisinage de la nouvelle Carthage (un siècle plus tard elles rendront encore plus de 36 millions de sesterces par an (2 millions et demi de *Thal.*, ou 9,375,000), voilà les traits principaux du tableau. Presque toutes les cités jusqu'à l'Ebre reconnaissent la suprématie de Carthage et lui paient tribut. Hasdrubal a su mettre tous les chefs des diverses peuplades dans ses intérêts par des mariages ou autrement. Ainsi Carthage avait conquis un nouveau et immense débouché pour son commerce et ses fabriques, et les revenus des provinces espagnoles, après avoir défrayé ses armées, fournissaient un excédant à la métropole et pourvoyaient aux besoins de l'avenir. En même temps l'Espagne aidait à former une armée dont elle était l'école: des levées régulières se faisaient dans les contrées soumises: les prisonniers de guerre étaient incorporés dans les cadres carthaginois, et les peuplades dépendantes fournissaient des contingents ou des mercenaires, en quelque grand nombre qu'il fût demandé. A la suite de ses longues campagnes, le soldat s'était fait du camp une seconde patrie; et s'il ne ressentait pas l'inspiration du vrai patriotisme, il avait pour en tenir lieu l'amour du drapeau, et l'attachement enthousiaste pour son illustre général. Enfin les combats acharnés et continus avec les vaillants Ibères et les Celtes, aux côtés de l'excellente cavalerie numide, avaient donné à l'infanterie une solidité remarquable.

Le gouvernement
carthaginois
et les Barcides.

Carthage laissa faire les Barcides. Comme ils ne demandaient plus à la cité ni prestations ni sacrifices, et qu'au contraire ils lui envoyaient un excédant tous les jours; comme par eux le commerce carthaginois avait retrouvé en Espagne tout ce qu'il avait jadis perdu en Sicile et en Sardaigne, la guerre et l'armée espagnoles, signalées par d'éclatantes victoires et d'importants résultats, eurent bientôt la popularité pour elles; au point que, dans les moments critiques, à la mort d'Hamilcar notamment, on se décida sans peine à envoyer de nombreux renforts d'Africains à l'armée d'au delà du détroit. Le parti de la paix, bon gré mal gré, se tut, ou se contenta, dans ses conciliabules ou ses communications avec ses amis à Rome, de rejeter la faute sur les officiers et sur la multitude.

Le gouvernement
romain
et les Barcides.

Rome, non plus, ne fit aucun effort sérieux pour arrêter la marche des affaires en Espagne. Son inactivité tenait à plusieurs causes. La première et la principale était assurément son ignorance des faits. Il y avait loin de la grande Péninsule à l'Italie; en la choisissant, et non l'Afrique, comme il eut semblé possible de le faire, pour le théâtre de ses entreprises, Hamilcar avait calculé juste. Non que la République ajoutât foi aux explications fournies sur place à ses commissaires envoyés en Espagne, à l'assurance qu'on lui donnait que tout ce qui se faisait là ne tendait qu'à procurer à Carthage les moyens de payer promptement les contributions de guerre mises à sa charge; il eut fallu être aveugle pour ne pas voir. Mais des plans d'Hamilcar on n'entrevoit sans doute que les résultats les plus proches, les compensations cherchées et trouvées à la perte des tributs et du commerce des îles méditerranéennes. Quant à prévoir une attaque nouvelle de la part des Carthaginois; quant à se croire menacé d'une invasion de l'Italie, avec l'Espagne pour point de dé-

part, les documents les plus formels l'attestent, comme toute la situation le démontre, nul ne songeait à la possibilité d'une telle tentative. A Carthage, il va de soi que dans la faction de la paix, plusieurs hommes y voyaient clair; mais quelle que fût leur pensée, ils ne pouvaient, pour détourner l'orage que les chefs du gouvernement n'avaient plus depuis longtemps la force de conjurer, ils ne pouvaient, dis-je, en aller dévoiler à Rome le secret. C'eût été peut-être précipiter la catastrophe en voulant la prévenir; l'eussent-ils fait d'ailleurs, que les Romains n'auraient prêté qu'une oreille prudente et méfiante, sans doute, à leurs dénonciations de parti. Pourtant le jour approchait où les rapides progrès et l'étendue des conquêtes carthaginoises allaient éveiller leur attention et leur inquiétude; et de fait, dans les dernières années qui précédèrent l'explosion de la guerre, ils cherchèrent à élever des barrières devant leurs rivaux. En 528 nous les voyons, sous le prétexte de leur hellénisme de nouvelle date, nouer alliance avec les deux cités grecques ou semi-grecques de la côte de l'est, avec *Zacynthos* ou *Saguntum* (*Sagonte*, auj. *Murviédro*, non loin de *Valence*), et avec *Emporiæ* (*Ampurias*). Ils notifient leurs traités à Hasdrubal et l'invitent à ne pas pousser ses conquêtes au delà de l'*Ebre*, ce qu'il promet. Ce n'est pas qu'à cette époque encore ils songent à empêcher l'attaque de l'Italie par la route de terre. Le capitaine qui tentera l'entreprise se soucierait peu d'une telle promesse; mais ils veulent, d'une part, arrêter l'essor de la puissance effective de Carthage en Espagne (cette puissance devient dangereuse en grandissant); puis, en prenant sous leur protection les peuplades libres voisines des *Pyrénées* jusqu'à l'*Ebre*, ils s'assurent un solide point d'appui, pour le cas où il leur faudra aussi descendre et combattre en Espagne. Jamais le sénat ne s'est fait d'illusion sur la nécessité d'une seconde et

218 av. J.-C.

prochaine guerre avec Carthage : quant à la Péninsule, tout au plus se verra-t-il forcé d'y envoyer alors quelques légions, en même temps que les ennemis en tireront des trésors et des soldats qu'ailleurs ils ne pourraient se procurer. Mais cette part faite à la situation, Rome a le ferme dessein, — le plan de campagne de 536 le prouve, et il n'en pouvait être autrement d'ailleurs — de porter dès le début ses armes en Afrique, et d'en finir ainsi avec Carthage. Le sort de l'Espagne se décidera du même coup. Ajoutez à cela, dans les premières années, les bénéfices des contributions de guerre qu'une rupture aurait aussitôt arrêtés ; puis bientôt la mort d'Hamilcar, dont les projets expiraient avec lui dans la pensée de ses amis comme de ses adversaires. Enfin dans les derniers temps, quand il devient trop clair qu'il y aurait imprévoyance à atermoyer la guerre, n'est-il pas également utile de se débarrasser d'abord des Gaulois de la vallée du Pô ? Sans quoi ceux-ci, menacés qu'ils sont d'une destruction prochaine, ne manqueraient pas, chaque fois qu'ils verraient la République engagée dans d'autres et sérieux combats, d'appeler encore en Italie les hordes transalpines, et de déchaîner sur elle les *tumultes* (*tumultus*) gaulois, plus dangereux que jamais en une telle occurrence. Certes ni la considération du parti de la paix dans Carthage, ni les traités existants, n'inspiraient à Rome tous les ménagements qu'elle avait jusque-là gardés : est-ce que les affaires d'Espagne ne lui offraient pas à tous les instants le prétexte spécieux d'une rupture, si elle avait voulu la guerre immédiate ? Ainsi donc, qu'on ne dise pas que la République a tenu une incompréhensible conduite. Mais tout en comptant avec les circonstances, on peut justement blâmer la politique molle et à courtes vues du Sénat. Les hommes d'État romains ont toujours brillé par l'opiniâtreté, la suite et la subtilité des desseins, plutôt que par la

largeur des vues et la promptitude qui en organise l'exécution : sous ce rapport tous les grands ennemis de Rome, depuis Pyrrhus jusqu'à Mithridate, se sont montrés de beaucoup leurs maîtres.

Le succès avait couronné les projets enfantés par le génie d'Hamilcar : il avait préparé les voies et moyens de la guerre, une armée nombreuse, éprouvée, habituée à vaincre, et une caisse se remplissant tous les jours. Mais soudain, le moment venu de choisir l'heure du combat et la route à suivre, le chef manqua à l'entreprise. L'homme qui, portant haut la tête et le cœur au milieu du désespoir de tous, avait su ouvrir le chemin du salut à son peuple, cet homme vient de disparaître, à peine entré dans la carrière. Par quel motif Hasdrubal renonça-t-il à attaquer Rome ? Crut-il les temps non encore propices ? Homme politique plutôt que général, n'osa-t-il se croire au niveau de l'entreprise ? Je ne saurais le décider. — Quoiqu'il en soit, au commencement de l'an 534 il tombe sous le fer d'un assassin, et les officiers de l'armée d'Espagne élisent pour son successeur *Hannibal*, le fils aîné d'Hamilcar. Le nouveau général, était bien jeune encore : né en 505, il était à sa vingt-neuvième année. Mais il avait beaucoup vécu : ses souvenirs d'enfance lui montraient son père combattant en pays étranger, et victorieux sur le mont d'*Eirctè* ; il avait assisté à la paix conclue avec Catulus ; il avait partagé avec Hamilcar invaincu les amertumes du retour en Afrique, les angoisses et les périls de la guerre Libyque ; il avait tout enfant suivi son père dans les camps : à peine adolescent il s'était distingué dans les combats. Leste et robuste, il courait et maniait les armes excellentement ; il était le plus téméraire des écuyers ; il n'avait pas besoin de sommeil ; en vrai soldat, il savourait un bon repas ou endurait la faim sans peine. Quoi qu'il eût vécu au milieu des camps, il avait reçu la culture habituelle chez les Phé-

Hanniba .

220 av. J. C.

249.

niciens des hautes classes. Il apprit assez de grec, devenu général, et grâce aux leçons de son fidèle *Sosilon* de Sparte, pour pouvoir écrire ses dépêches dans cette langue. Adolescent, il avait fait, je l'ai dit, ses premières armes sous les ordres et sous les yeux de son père : il l'avait vu tomber à ses côtés durant la bataille. Puis, sous le généralat du mari de sa sœur, Hasdrubal, il avait commandé la cavalerie. Là, sa bravoure éclatante et ses talents militaires l'avaient aussitôt signalé entre tous. Et voilà qu'aujourd'hui la voix de ses égaux appelait le jeune et habile général à la tête de l'armée. C'était à lui qu'il appartenait de mettre à exécution les vastes desseins pour lesquels son père et son beau-frère avaient vécu et étaient morts. Appelé à leur succéder, il sut être leur digne héritier. Les contemporains ont voulu jeter toutes sortes de taches sur ce grand caractère : les Romains l'ont dit cruel, les Carthaginois l'ont dit cupide. De fait, il haïssait comme savent haïr les natures orientales : général, l'argent et les munitions lui manquant à toute heure, il lui fallut bien se les procurer comme il put. En vain la colère, l'envie, les sentiments vulgaires ont noirci son histoire, son image se dresse toujours pure et grande devant nos regards. Si vous écarterez de misérables inventions qui portent leur condamnation avec elles-mêmes, et les fautes mises sous son nom et qu'il faut reporter à leurs vrais auteurs, à ses généraux en second, à *Hannibal Monomaque*, à *Magon le Samnite*, vous ne trouvez rien dans les récits de sa vie qui ne se justifie ou par la condition des temps ou par le droit des gens de son siècle. Tous les chroniqueurs lui accordent d'avoir réuni, mieux que qui que ce soit, le sang-froid et l'ardeur, la prévoyance et l'action. Il eut par-dessus tout l'esprit d'invention et de ruse, l'un des caractères du génie phénicien ; il aima à marcher par des voies imprévues, propres à lui seul. Fertile en

expédients masqués et en stratagèmes, il étudiait avec un soin inouï les habitudes de l'adversaire qu'il avait à combattre. Son armée d'espions (il en avait à demeure jusque dans Rome), le tenait au courant de tous les projets de l'ennemi : on le vit souvent, déguisé, portant de faux cheveux, explorant et sondant çà et là. Son génie stratégique est écrit sur toutes les pages de l'histoire de ce siècle. Il fut aussi homme d'État du premier ordre. Après la paix avec Rome, on le verra réformer la constitution de Carthage ; on le verra, banni et errant à l'étranger, exercer une immense influence sur la politique des empires orientaux. Enfin, son ascendant sur les hommes est attesté par la soumission incroyable et constante de cette armée mêlée de races et de langues, qui, dans les temps même les plus désastreux, ne se révolta pas une seule fois contre lui. Grand homme enfin, dans le vrai sens du mot, il attire à lui tous les regards.

A peine fut-il promu au commandement, qu'il voulut sans tarder commencer la guerre (printemps de 534). De sérieux motifs l'y poussaient. Les Gaulois étaient encore en fermentation. Le Macédonien semblait prêt à attaquer Rome. En se mettant lui-même immédiatement en campagne, il pouvait choisir son terrain, et cela avant que les Romains eussent eu le temps de commencer la guerre par une descente en Afrique, entreprise plus commode, à leurs yeux. Son armée était au complet, ses caisses avaient été remplies par quelques grandes razzias. — Mais Carthage ne se montrait rien moins qu'empressee à l'envoi de sa déclaration de guerre, et il était plus difficile de donner dans ses murs un successeur politique à Hasdrubal, le chef du peuple, que de le remplacer, général, en Espagne. Là, la faction de la paix avait la haute main, et faisait alors leur procès à tous les hommes de l'autre parti. Elle qui avait mutilé, rapetissé les entreprises d'Hamilcar, serait-elle

220 av. J.-C.

Rupture
entre
Rome et Carthage.